

La maison face à la mer

Marie-Célie Agnant*

Les fenêtres donnent sur la plage. Après le drame, nous y avons mis des rideaux très épais qui sont tombés à tout jamais. La mer elle-même n'assistera plus au spectacle de notre malheur ni à celui de notre délivrance. Pour nous, c'est sans doute une autre façon d'atténuer les ombres qui, obstinément, se dressent sur la grève entre la mer et nous. Le jour, tout va bien. Dans le va-et-vient du quotidien, il est moins nécessaire de faire semblant. Cependant, dès que vient le soir, dans l'obscurité, nous pensons à eux. Nous pensons aussi à lui, là-haut à Rochelle, dans ce petit palais qu'il s'est fait construire au milieu des bois. Me revient alors la même phrase, pénible et lancinante, avec les mêmes mots : Tout s'est terminé ou plutôt tout a débuté en cette veille de la Saint-Sylvestre où il s'arrêta pour venir en aide à un motocycliste...

Derrière les fenêtres closes, je vis avec Adrienne, ma mère. Nous sommes deux ombres, deux fantômes, dérivant sur des rives de l'absence. Nous sommes les cendres d'une existence dont nul ne se souvient plus. La plupart des familles qui, comme nous, ont vécu ce qui s'est passé en cette veille de la Saint-Sylvestre sont parties, emportant avec elles ce qui leur restait de lambeaux et de miettes. Ont-elles pu oublier ? Du moins, trouver la paix ?

Nous ne quitterons pas Sapotille. Lorsque j'étais enfant, le monde pour moi se résumait à cette ville, ses maisons aux grandes galeries et leurs cours ombragées. La nôtre, la cour de notre maison, c'était mon royaume. Il y avait le grenadier, ses fleurs rouges et ses fruits. C'était mon palais des merveilles. Il y avait le bassin où naviguaient des bateaux qui n'étaient rien d'autre que les feuilles des arbres. Et le grand pied de fruit à pain avec ses feuilles en parasol. C'était le roi de mon royaume. Il y avait tous mes sujets, mes frères, et bien sûr, Philippe, à qui je pensais, assise à califourchon sur les branches du grenadier. Le grenadier est toujours là. J'écarte le rideau pour y jeter un coup d'oeil furtif.

Lorsque j'étais enfant, le monde c'était l'église de Sapotille et son clocher qui domine la butte Jacob et surplombe l'océan. Sapotille, dont les maisons sont rongées par le sel de la mer qui, lors des grandes marées, écorche leurs flancs. Sapotille que je n'ai jamais quitté demeure encore pour moi le monde à qui j'ai donné tout ce que mon coeur pouvait contenir d'amour, de haine et de passion.

À maman et à moi, qui n'avons plus rien à chérir, même pas des initiales gravées sur une pierre dans un cimetière, les rues défoncées, le murmure infini de la grève et les souvenirs, c'est tout ce qu'il nous reste, nous ne pouvons les abandonner. Les souvenirs sont d'affreux geôliers et d'ignobles tyrans. Ils nous tenaillent, nous poursuivent, nous possèdent et règlent notre existence depuis ce jour. À cause d'eux, maman et moi, nous sommes devenues muettes, comme des pierres, ne sachant d'autre langage que celui qu'ils nous dictent.

Quelquefois maman écrit. Elle avait rêvé jadis d'être écrivain. Mais dans ce pays où il n'y a toujours eu de place que pour les puissants et leur démesure, Adrienne avait dû enterrer très tôt ce désir des mots. Elle avait sagement rangé ses cahiers et ses crayons. Mais quand la douleur devient trop crue, elle les sort, en chasse la poussière et écrit pour essayer d'atténuer ce chagrin qui, comme une fièvre maligne, a pris possession de toute son existence. Tout s'est terminé ou plutôt tout a débuté en cette veille de la Saint-Sylvestre où il s'arrêta pour venir en aide à un motocycliste...

Derrière les fenêtres closes, Adrienne et moi, deux îlots à la dérive de la grande île, Sapotille, cette ville qui continue à vivre, à respirer, nous ne savons trop comment. Longtemps, nous nous sommes interrogées, longtemps nous nous sommes demandé comment tout cela a bien pu arriver, et surtout comment avons-nous pu trouver la force de continuer. Comment l'être humain, nous demandions-nous, peut-il survivre à tant d'horreurs ? Nous ne voulons plus aller au fond des choses désormais. C'est inutile. Il ne nous reste plus qu'à être. Le désir d'une fin qui nous délivrerait de tout est la seule chose vivante dans cette maison qui regarde la mer. Il est là, palpitant, blotti en nous, tel un enfant que nous ne finissons plus de porter.

Tous les autres, ceux qui ne sont pas morts, sont partis, abandonnant Sapotille à cette saison interminable de peur et de déraison. Ils s'en sont allés sur la pointe des pieds. Le dernier à partir, Guy, le benjamin, celui qu'ils ont épargné par mégarde, parce que ce jour-là il s'était endormi dans le grenier, a traversé la frontière, dans des habits de femme enfilés à la hâte. Une longue jupe de paysanne pour cacher ses mollets velus. Il avait essayé de tenir avec nous. Mais il a fini lui aussi par faire ce choix terrible: partir. Puisqu'on ne saurait exorciser le passé, puisque tous les autres étaient morts et qu'il était là, lui, là-haut avec ses gardes et ses chiens, sa piscine et ses chevaux, puisqu'on n'y pouvait rien, il ne restait plus qu'à fuir. Voilà les derniers mots que Guy nous avait dits avant de s'enfoncer dans la nuit de l'oubli, il y a trente ans déjà.

Lui, là-haut, il s'appelle Philippe. Philippe Breton. Je vous dis son nom afin que, comme moi, vous vous souveniez. Il a été mon fiancé, il a grandi avec nous. Avec mes frères, Carl, Jacques, Guy et les autres, et avec moi, moi qui l'aimais depuis... je ne sais plus. Tout ce dont je me souviens aujourd'hui, trente ans après que tout soit fini, c'est ce qui jusqu'au dernier jour de ma vie remontera en moi, du plus profond de moi, cette houle têtue qui me soulevait lorsque dans le grenier Philippe me couvrait de son souffle. Enfant, je rêvais déjà à lui dans les branches du grenadier. À dix-huit ans, j'aimais Philippe, de cet amour des dix-huit ans que l'on ne sait point nommer.

Enfant, jouant aux billes, Philippe s'était écorché les genoux sur les mêmes cailloux que mes fils, écrit encore ma mère. Les frères de Marisa, ils étaient six, s'étaient mesurés à lui sur le chemin de l'école. Ils avaient ensemble couru sur la plage, plongé dans la mousse blanche des vagues, s'éclaboussant et riant. Souvent, il avait mangé à notre table, le midi, à côté de mes fils. Avec mon aîné, Jacques, il avait passé des soirées entières à lire dans le grenier. Combien de fois le sommeil les avait-il surpris tous les deux, épuisés, les paupières lourdes...